



La rentrée laborieuse du théâtre français



CI-CONTRE : PACOME POIRIER/WIKISPECTACLE. A DROITE : JACQUES BRINON/AP

Malgré quelques bonnes pièces,
les nouveautés ne brillent pas
par leur originalité. Signe d'une crise
profonde ? **PAGES 36 ET 37**

La Médaille, pièce mise en scène par Zabou Breitman,
actuellement au Théâtre du Rond-Point, à Paris.

Le théâtre français en quête de



hauteur



D PROPOS RECUEILLIS
PAR ARMELLE HÉLIOT
ET NATHALIE SIMON
AVEC MAHAUT CHANTREL

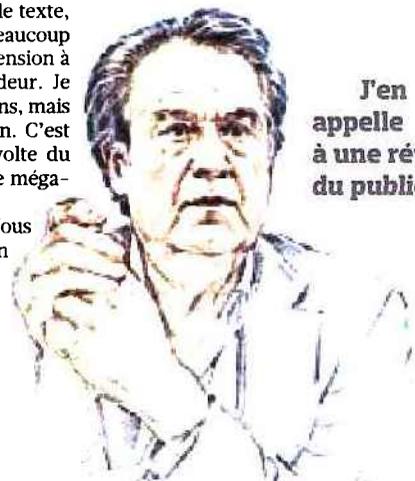
Dans une chronique au vitriol publiée cet été dans *Le Nouvel Observateur*, après le festival d'Avignon, Jacques Julliard, journaliste et essayiste, en appelait à une « révolte du public » contre la dérive actuelle du théâtre en France : la prise du pouvoir par des metteurs en scène narcissiques qui saccagent les grands textes. Une femme de l'art, Myriam Feune de Colombi, directrice du Théâtre Montparnasse, estime qu'il exagère. Bien au contraire, à ses yeux, le théâtre connaît un vrai renouveau en France.

LE FIGARO. - Pensez-vous vraiment que le théâtre soit en danger ?

Jacques JULLIARD. - J'aime depuis longtemps l'art dramatique et les comédiens. Mais il me semble que, depuis quelques années, les metteurs en scène ont pris le pouvoir. Ils méprisent le public, le texte, les comédiens, le sens. Cela fait beaucoup si l'on ajoute qu'ils ont une propension à préférer, esthétiquement, la laideur. Je n'ai rien contre quand elle a un sens, mais elle n'en a le plus souvent aucun. C'est pourquoi j'en appelle à une révolte du public contre le metteur en scène mégalomane et capricieux !

Myriam FEUNE DE COLOMBI. - Vous exagérez. Sans doute êtes-vous un amateur sincère mais ne fréquentez-vous pas assez les théâtres... Si l'on ne voit que *Richard II* à Avignon, on a une image désastreuse du festival. Moi qui suis l'ensemble du « in » et assiste à de très nombreux spectacles du « off », je suis frappée par la qualité et l'originalité des productions. Je citerai *Un mage en été*, d'Olivier Cadiot, mise en

POLEMIQUE
Manque de bons auteurs, dictature des metteurs en scène, mépris du public...
Ces griefs récurrents sont-ils vraiment sérieux ?
Jacques Julliard et Myriam Feune de Colombi en débattent pour « Le Figaro ».



Jacques Julliard

J'en appelle à une révolte du public

scène par Ludovic Lagarde, avec un interprète fascinant, Laurent Poitrenaux, très connu dans le monde du théâtre subventionné. Je rêve qu'il travaille un jour au Montparnasse. Inutile d'en appeler à une révolte du public. Il y a actuellement en France un renouveau extraordinaire du théâtre.

N'avez-vous pas l'impression que les textes sont le plus souvent maltraités ?

J. J. - J'aime les textes et l'on m'en prive. Lorsqu'un spectacle s'appuie sur un beau texte, on s'arrange pour que le comédien parle dos au public, pour le couvrir de roulements de tambour... On nous distrait de ce qui nous intéresse. Je vais au théâtre pour Shakespeare, Racine, Tchekhov... Si les comédiens sont bons, tant mieux, mais combien de fois ai-je dû constater que le metteur en scène ne s'intéressait qu'à lui ? À la Mesguich déclarant : « L'auteur d'*Hamlet* n'est pas Shakespeare, c'est moi ! » Jean Vilar, qui m'a ouvert au théâtre, ne voulait pas d'autre nom que celui de « régisseur ».

M. F. - Mais Vilar dirigeait beaucoup les acteurs et il avait une vision très innovante de la mise en scène. Je pense que l'on a dépassé la période dont vous par-

lez. Aujourd'hui, la France est d'une richesse de création que l'on nous envie. Autrefois, il fallait aller à Broadway ou à Londres pour trouver des spectacles intéressants et des pièces nouvelles. Inutile désormais, nous avons des ressources et des auteurs contemporains traduits dans toutes les langues : Reza, Schmitt, Besset, Rault, Zeller, Grumberg, Sibleyras...

Et les comédiens ?

J. J. - Le public est devenu assez secondaire. Au lendemain de 1968, on avait inventé le « non-public », j'ai l'impression qu'on en est toujours là. La dictature du metteur en scène aboutit à faire du comédien une marionnette, un fantôme. Chaque fois que je vois des metteurs en scène étrangers, anglais ou russes (je pense à Declan Donnellan, notamment), la liberté qu'ils laissent à leurs acteurs est immense et ces acteurs sont excellents. Les acteurs français, eux, donnent l'impression qu'ils ne savent plus que vociférer et se rouler par terre. Ce n'est pas une façon de faire naitre une émotion.

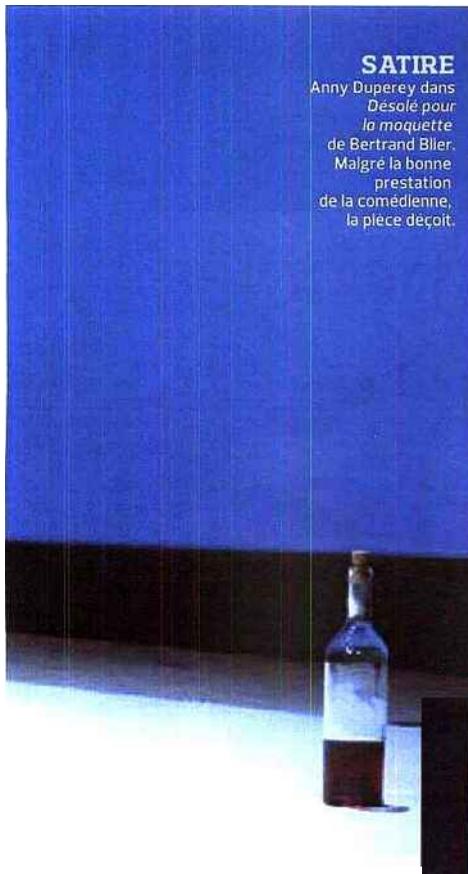
M. F. - Je suis d'autant plus d'accord avec vous sur les grands textes que j'ai passé onze ans à la Comédie-Française, où on les défendait. Nombreux sont les metteurs en scène qui les apprécient, les respectent mais leur apportent aussi une lumière nouvelle. Je pense à un Didier Bezace montant *Les Fausses Confidences*. Sans le trahir, il renouvelle Marivaux. Je veux aussi citer *Angelo, tyran de Padoue*, mis en scène par Christophe Honoré. Lui aussi est fidèle, renouvelle Victor Hugo et s'adresse au public d'aujourd'hui, sans arrogance. Si la dictature du metteur en scène que vous dénoncez a existé chez certains, elle est marginale aujourd'hui.

J'invite dans mon théâtre des artistes qui ont des regards très intéressants sur les œuvres, contemporaines ou du répertoire. Je regrette d'être contrainte par des paramètres économiques. J'admire le travail d'Emmanuel Demarcy-Mota au Théâtre de la Ville, sa mise en scène de *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello ou *Rhinoceros* de Ionesco. Et le travail d'Alain Françon sur *La Cerisaie* et *Les Trois Sœurs* à la Comédie-Française

Que pensez-vous de la manière dont les classiques sont mis en scène ?

J. J. - Je me fiche que ce soit moderne ou classique, nous sommes dans une époque qui n'a aucun sens de l'Histoire. Je suis historien et que les textes ne soient pas actuels ne me gêne pas. L'idée qu'un spectacle n'est beau que s'il est actuel est une idée vraiment sottise et primaire. On peut très bien jouer sur la modernité d'un texte ou le contraire. La question du sens a été très décriée à une certaine époque, on préférait le signifiant au signifié. On en est toujours là dans le théâtre. C'est ce que j'appelle le « vichinskysme » artistique, du nom du procureur du procès de Moscou. Cette manière de faire dire au texte ce qu'il ne dit pas est insupportable. D'autant que l'on peut développer des sens différents sans trahir ou travestir le texte !

M. F. - Sincèrement, je pense que les metteurs en scène restent fidèles aux textes et les débarrassent de certaines traditions qui les alourdissent. Lorsque je considère la manière dont Christophe Lidon a mis en scène *Le Diable rouge*, d'Antoine Rault, dans mon théâtre, je ne peux que constater qu'il a respecté et le texte et les comédiens tout en donnant une forme moderne à la représentation. J'aurais mille et un



SATIRE
Anny Duperey dans *Desolé pour la moquette* de Bertrand Blier. Malgré la bonne prestation de la comédienne, la pièce déçoit.



ADAPTATION
Didier Caron et Stéphane Boutet ont adapté Avery Corman. Une histoire douloureuse de divorce avec Frederic Diefenthal en père attentif.

exemple à vous soumettre et une liste très longue d'excellents auteurs français.

J. J. - Il ne suffit pas de donner le sentiment qu'une œuvre est moderne pour qu'elle soit réussie. Elle doit nous parler et d'autres époques que la nôtre sont intéressantes. Une dernière chose : chaque fois que je vais à Avignon, j'ai l'impression que les gens sont là pour se cultiver et non pour se distraire. Or le spectacle est avant tout une distraction. Je suis contre le théâtre-leçon de choses autant que contre le théâtre-punition. Là aussi, il y a un effet d'aplatissement : bons et mauvais spectacles sont jugés selon les mêmes critères. Très souvent, ce ne sont pas des critères théâtraux mais idéologiques ou de mode. Je voudrais que le théâtre redevienne un bonheur.

M. F. - Il l'est pour moi ! Les nombreux publics d'Avignon sont passionnés. Ce sont des connaisseurs et le bouche-à-oreille fonctionne. C'est cela, le vrai bonheur ! ■



On nous envie la richesse de notre création

Myriam Feune de Colombi



CLASSIQUE
Michel Bouquet reprend pour la troisième fois *Le Roi se meurt* de Ionesco dans une mise en scène de Georges Werler. La reine Marie est interprétée par Vanessa Fonte.

Ils écrivent pour la scène aujourd'hui

SANS AUTEURS, pas de créations. « Pour une bonne pièce, il faut une bonne histoire et il y en a très peu, les auteurs écrivent surtout des dialogues ou des sketches », regrette Pierre Franck, directeur du Théâtre Hébertot. « Que ce soit dans le privé ou le public, peu d'auteurs ont un souci d'exigence », renchérit Jean-Luc Moreau, metteur en scène. Pour sa part, Jean-Claude Houdinière, directeur de l'Atelier Théâtre Actuel, constate « une pénurie d'auteurs » et un « manque de textes lourds et profonds. » Toutefois, la France peut s'enorgueillir d'un véritable vivier. Pour n'en citer que quelques-uns : les jeunes disparus, Bernard-Marie Koltès, Jean-Luc Lagarce, les aînés Michel Vinaver, Jean-Claude Grumberg, Jean-Claude Carrière, Victor Haïm, Jean-Michel Ribes, Joël Jouanneau, la génération de Yasmina Reza, Eric-Emmanuel Schmitt, Olivier Py, la relève Eric Assous, Sébastien Thiery, Sylvie Blotnikas, Pierre Notte,

Marion Aubert. Sans oublier .

► **Wajdi Mouawad** Le Libano Canadien vient de triompher à Chaillot avec sa trilogie *Littoral, Incendies et Forêts*.

► **Florian Zeller** Il est à l'affiche avec *La Mère* au Petit Théâtre de Paris et en janvier au Montparnasse pour *La Vérité* avec Pierre Arditi.

► **Jean-Marie Besset** Le directeur du Théâtre des Treize Vents a la joie de voir reprendre *Ce qui arrive et ce qu'on attend* au Vingtième Théâtre.

► **Gérald Sibleyras** Après sa *Comédie romantique*, il offre *Stand up*, comédie déjantée au Tristan Bernard.

► **Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière** Une première pièce, *Le Prénom*, qui triomphe à Edouard VII avec Patrick Bruel, mis en scène par Bernard Murat. ■

A.H. ET N.S.

BEBERT BRUNO / SIPA



Lecture « Lettres à Génica »

Au Théâtre de l'Atelier, à Paris, Carole Bouquet lit avec ferveur la correspondance adressée par Antonin Artaud à la comédienne qu'il aimait.
L'avis du Figaro : ●●●○

LOU HERION



Cirque « Le Géant de Kaillass »

Marionnettes, ombres, music-hall, cabaret, la compagnie Arsenic sait bien raconter des histoires. Espace chapiteau de la Villette, à Paris.
L'avis du Figaro : ●●●○

WHITNEY MUSEUM OF AMERICAN ART



Arts Edward Hopper

Plus que dix jours pour voir la rétrospective du « peintre de la lumière triste » à la Fondation de l'Hermitage, Lausanne. Les 160 œuvres sont issues en majorité du Whitney Museum à New York. Jusqu'au 17 octobre.
L'avis du Figaro : ●●●○

DR



Livre « Asian Graphics Now ! »

Tout savoir sur ce courant qui croit avec l'Inde et la Chine, est à la pointe avec le Japon et qui s'invente avec la Corée, Singapour ou la Thaïlande. Aux Éditions Taschen (29,99 €).
L'avis du Figaro : ●●●○

PIERRE DOLZANI



Théâtre « Tempête sous un crâne »

A la Cartoucherie de Vincennes, une jeune équipe transpose avec brio *Les Misérables* de Victor Hugo. Superbe ! Jusqu'au 24 octobre.
L'avis du Figaro : ●●●○



SUR ANDRÉ LE FIGARO / PALCOVE FORBES ET FABRIENNE RAPPENEAU / WIKISPECTACLE DESSINS CLARIFOND

COMÉDIE BOURGEOISE

La Parisienne avec Barbara Schulz (à gauche) et Candice Cromary est la bonne surprise de la rentrée. Mais son texte, signe Henry Becque, date de... 1894.

Florilège d'automne

UNE SÉLECTION de pièces actuellement à l'affiche. Les bonnes et les moins bonnes...

À voir

- **La Parisienne**, comédie féroce d'Henry Becque, dans une mise en scène soignée de Didier Long qui dirige un duo étincelant Barbara Schulz et Jérôme Kircher (Montparnasse)
- **Le roi se meurt** d'Ionesco, mise en scène par Georges Werler avec les grands Michel Bouquet et Juliette Carré. À ne pas manquer ! (Comédie des Champs-Élysées)
- **Le Technicien**, comédie drolatique et enlevée d'Éric Assous avec le tandem terrible Maaïke Jansen dans la lignée d'une Jacqueline Maillan et Roland Giraud au top (Palais-Royal).
- **Kramer contre Kramer**, une pièce tirée du roman d'Avery Corman, adaptée par Didier Caron et Stéphane Boutet, avec un vrai couple, les convainçants Gwendoline Hamon et Frédéric Diefenthal (Bouffes-Parisiens).
- **La Tempête**, une formidable version du chef-d'œuvre de Shakespeare par Georges Lavaudant, éclairé de quelques scènes du *Songe d'une nuit d'été*. Avec le grand André Marcon dans le rôle de Prospéro-Obéron (MC93 de Bobigny).
- **Ce qui arrive et ce qu'on attend**, pièce de Jean-Marie Besset jouée et mise en scène par Arnaud Denis (Vingtième Théâtre).
- **Les Chaises**, un classique du XX^e siècle signé Eugène Ionesco, revivifié par Luc Bondy qui s'appuie sur des interprètes magnifiques, Dominique Reymond, Micha Lescot, Roch Leibovici (Nanterre-Amandiers).
- **Tempête sous un crâne**, une magnifique adaptation, pour cinq comédiens et deux musiciens, des *Misérables* de Victor Hugo. Retenez bien les noms de Jean Bellorini, Camille de La Guillonnière, Clara Mayer. Le meilleur spectacle ac-

tuellement à l'affiche (Cartoucherie, salle de répétition du Théâtre du Soleil).

- **Léocadia**, une « pièce rose » de Jean Anouilh mise en scène par Thierry Harcourt avec Geneviève Casile au sommet de son art et les jeunes acteurs prometteurs : Noémie Elbaz et Davy Sardou. Un spectacle plein de charme et poésie (Théâtre 14).
- **Les Dames du jeudi**. Trente-cinq ans après la création de la pièce de Loleh Bellon, elle touche, grâce à Marina Vlady, Catherine Riche, Annick Blanchetteau dans le rôle de Suzanne Flon (L'Œuvre).
- **Solness, le Constructeur**. Jacques Weber, Édith Scob et Mélanie Doutey dirigés par Hans Peter Cloos dans ce grand Ibsen (Hébertot).
- **À deux lits du délit**, comédie loufoque de Derek Benfield mise en scène par Jean-Luc Moreau avec un Arthur Jugnot bondissant (Michodière).

À éviter

- **Désolé pour la moquette**, tragi-comédie de Bertrand Blier. Malgré les excellents Anny Duperey, Myriam Boyer, Patrick Préjean, on peine à s'intéresser à cette fable bien-pensante (Théâtre Antoine).
- **La Cerisaie** de Tchekhov. Julie Brochen met en scène Jeanne Balibar dans le rôle de Lioubov. Une troupe émouvante mais un peu trop de maniérisme dans le spectacle (Odéon).
- **Les Femmes savantes**, comédie de Molière mise en scène par Bruno Bayen, avec Thierry Hancisse, Clotilde de Bays. On a bien du mal à saisir le propos du metteur en scène, malgré la qualité des Comédiens-Français (Vieux-Colombier).
- **La Médaille** d'après un texte de Lydie Salvayre, mis en scène par Zabou Breitman. Mépris des petites gens et poncifs sur les directeurs. Navrant (Théâtre du Rond-Point).

A. H. ET N. S.



Le blues en anglais

Le hasard du calendrier – ou serait-ce la sagesse d'un producteur avisé ? – prévoit que John Mayall et les Yardbirds se produisent conjointement dans la salle parisienne de La Cigale, le 14 octobre prochain. Parallèlement, un musicien qui s'illustra dans ces deux formations opère un retour discographique attendu. Eric Clapton, 65 ans, incarnation du guitar-hero, avait quitté les Yardbirds, groupe de ses 18 ans, pour rejoindre le puriste du blues John Mayall. C'est à cette époque que ses admirateurs commencèrent à le surnommer « Dieu », pour ses prouesses instrumentales. Prés d'un demi-siècle plus tard, le guitariste n'a rien perdu de sa virtuosité, mais il la met plus que jamais au service des chansons. Piètre compositeur, il ne cosigne qu'un titre de son nouveau CD, sobrement intitulé *Clapton*. Mais le choix des morceaux qu'il revisite sur ce dix-septième album solo en fait l'un des plus pertinents de sa carrière. Signés Fats Waller, Irving Berlin, Hoagy Carmichael ou comme Prévert et Kosma (une belle version des *Feuilles mortes*, en anglais), les compositions de ce disque en font l'un des plus fluides d'un rock-star qui semble être enfin en paix avec son prestigieux passé. Dans les années 1980, cet enfant du blues était tiraillé entre ses goûts personnels et sa volonté de séduire les programmeurs FM. Il semble désormais s'assumer comme un sexagénaire paisible. Ces dernières années, Clapton les a consacrées à revisiter son impressionnant parcours. Il a reformé Cream le temps de quelques concerts, a enregistré en tandem avec J.J. Cale, son modèle depuis le début des années 1970, et a effectué une tournée avec Steve Winwood, au côté duquel il joua dans Blind Faith, en 1969. La publication de sa poignante autobiographie, en 2007, l'a vraisemblablement affranchi du poids de sa célébrité et des enjeux commerciaux d'une carrière en proie au doute existentiel. Ce qui lui permet de donner à sa dernière production un cachet authentique et artisanal qui a trop longtemps fait défaut à ses albums.